

Henri Tranquille
Libraire de l'avant-garde

Raymond Giroux et Alyne LeBel

Volume 4, numéro 4, hiver 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7337ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. & LeBel, A. (1989). Henri Tranquille : libraire de l'avant-garde. *Cap-aux-Diamants*, 4(4), 15-17.



Roger Lemelin profite d'une multi-partie d'échecs avec Henri Tranquille pour lui dédicacer son dernier ouvrage: Les Plouffe, le 27 novembre 1948. (Collection Henri Tranquille).

HENRI TRANQUILLE

LIBRAIRE DE L'AVANT-GARDE

Propos recueillis par Raymond Giroux* et Alyne LeBel**

Il y a 40 ans, le libraire Henri Tranquille héritait d'un contrat d'exclusivité qui ne lui rapporta rien, sauf peut-être une reconnaissance tardive de l'histoire. Il assura alors seul la distribution du **Refus global**, un petit ouvrage rédigé par le groupe des autonomistes avec à leur tête Paul-Émile Borduas. Leur prose était jugée incendiaire, en 1948.

Les 400 exemplaires de ce manifeste qu'il vendit dans sa librairie de la rue Sainte-Catherine, à Montréal, lui sont tombés dessus un peu comme par hasard, aime-t-il à dire lors d'une rencontre dans son appartement de Saint-Laurent, au nord-ouest de Montréal. Son logis donne d'ailleurs l'impression d'une librairie: il lui faut parfois quelques minutes pour déterminer si les photos

qu'il montre aux visiteurs ont été prises chez lui ou dans son établissement.

La chance aux artistes

Sa complicité avec le **Refus global** a peut-être été le fruit du hasard. Mais Henri Tranquille a quand même provoqué les circonstances en ouvrant bien volontairement les portes de son commerce à tout ce qui se disait anti-conformiste. Dans le Québec de l'après-guerre, cet éventail incluait aussi bien Jean-Paul Sartre que Roger Lemelin. Au-delà de cette tendance naturelle à dévier du «droit» chemin, Tranquille avait une autre priorité, en 1948. Tout frais emménagé dans le local qui sera le sien pendant 26 ans, il cherchait à garnir les murs au-dessus des étagères de livres.



Groupe de jeunes artistes lors du vernissage d'une rétrospective présentée à la librairie Tranquille du 31 juillet au 31 août 1948. (Collection Henri Tranquille).

Pour répondre à ces préoccupations fort prosaïques, il téléphona au peintre Alfred Pellan, rencontré un peu plus tôt au gré de la vie sociale montréalaise. Pellan et ses amis n'hésitèrent pas très longtemps à accepter les conditions du libraire, car les salles d'exposition se faisaient rare pour eux à l'époque: il ne demandait aucune commission et exigeait simplement un «loyer» de 5,00 \$ par mois pour chaque toile. Plus libraire que collectionneur ou marchand d'art, Henri Tranquille n'a conservé aucune toile. Pendant les dix ans que dura cette galerie fort particulière, il exposa quelque 3 000 oeuvres, selon son décompte personnel, dont environ 25 pour 100 de peintres automatistes. «Les gens disaient que j'étais fou», raconte-t-il aujourd'hui.



La librairie Henri Tranquille accueille, en mai 1957, la grande actrice française Edwige Feuillère et le père Émile Legault. (Photo: Camille Casavant, Montréal).

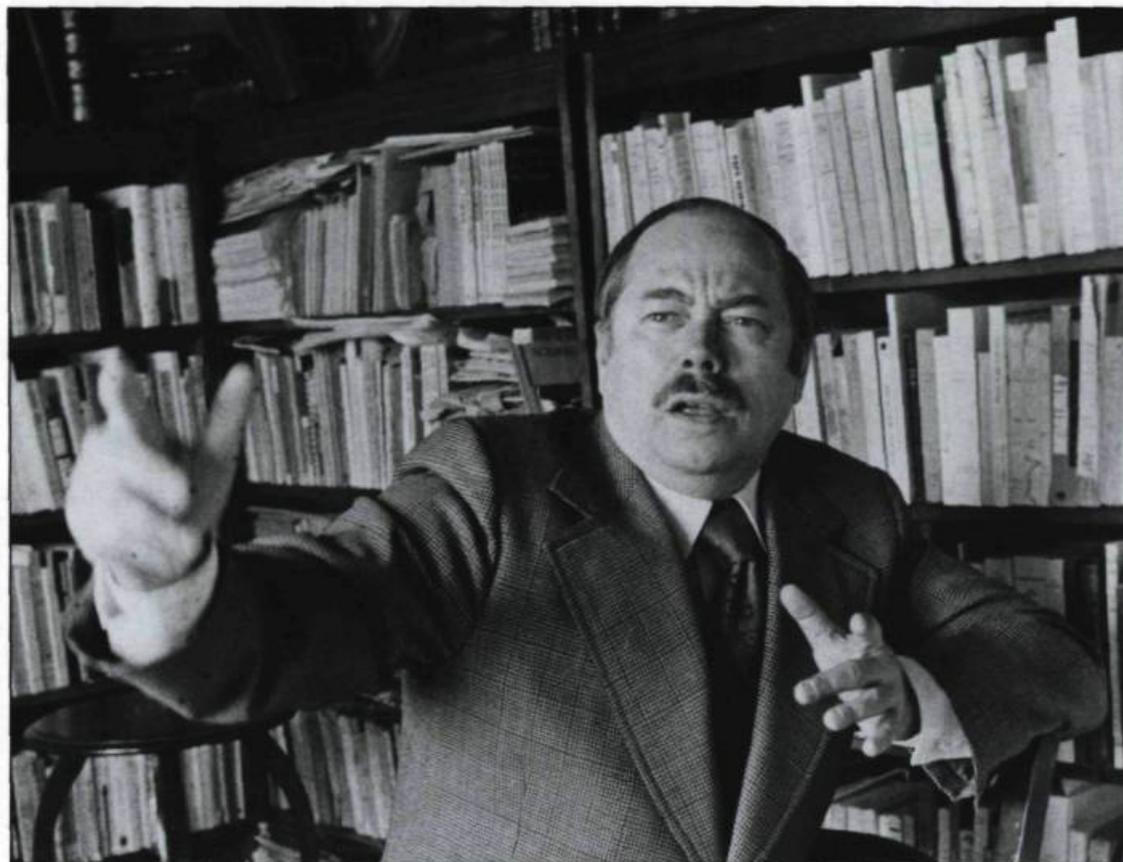
Des livres à l'index

Sa priorité a toujours été la littérature, autant dans le livre neuf que dans l'usagé. «J'avais les chefs-d'oeuvre», dit-il avec fierté. Règle générale, ces livres étaient à l'index, c'est-à-dire que les catholiques n'avaient pas le droit de les consulter. Stendhal, presque tout Balzac, Sartre logeaient à cette enseigne infâme. Gide aussi, mais seulement après sa mort: fort rusé, nous dit Tranquille, cet auteur a toujours laissé planer la possibilité de se convertir.

«J'avais aussi beaucoup de lecteurs de Sartre, même si on prétendait que personne ne le lisait. C'est faux». Certaines oeuvres, toutefois, enchantèrent moins le public. L'édition de *L'Être et le Néant* qu'il vendait contenait une répétition de 50 pages; or personne n'a rapporté son exemplaire. Lui-même dévorait les ouvrages qu'il offrait au public. «J'étais mon premier client». Il fit parfois la promotion d'oeuvres avant tout le monde. Découvreur local de Réjean Ducharme, il fut pris de passion pour son roman *L'Avalée des Avalés*. Critique littéraire à ses heures, Henri Tranquille fut le premier à le faire connaître aux Québécois dans le défunt magazine *Sept-Jours*. Émerveillé, il en commanda 500 exemplaires pour sa librairie et, malgré une édition pirate vendue à vil prix pour concurrencer celle de Gallimard, il finit par tout écouler.

«J'étais pour la liberté de pensée», s'exclame-t-il. Des éducateurs déconseillaient la fréquentation de sa librairie aux étudiants, ce qui a nui à son commerce. Bien sûr, l'action cléricale a toujours été fort discrète. Un jour, dit-il, il reçut une lettre de l'évêché de Montréal protestant contre la vente d'un roman d'Émile Zola. Réplique immédiate de Tranquille: il affiche une douzaine d'oeuvres de l'écrivain français dans sa vitrine. Sa provocation mit fin à l'échange de correspondance avec le clergé.

Tranquille tenait cette franchise de ses jeunes années. Ayant découvert, quelques mois avant la fin de ses études, au collège Sainte-Marie, qu'il avait perdu la foi, il en avisa aussitôt les curés qui payaient ses frais de scolarité, sa famille de milieu ouvrier ne pouvant le faire. Ce fut la fin de ses études. Mais selon l'expression classique, il était prêt pour la vie. Depuis sa classe de «syntaxe» (2^e secondaire), il dévorait la littérature. Il passa à travers tout Molière deux fois, *Le Misanthrope* et *Britannicus* de Racine à une douzaine de reprises. Amateur de livres, il se retrouva peu à peu le libraire du collège. «Au lieu d'acheter du chocolat, j'achetais des livres», dit-il. Il pouvait trouver tout ce qu'on lui demandait dans sa ronde régulière de 22 détaillants de livres usagés, à Montréal. Certains, dans les quartiers anglophones, «dompaient» (l'expression est de lui) la littérature française à vil prix. À la fin prématurée



Henri Tranquille à son domicile en octobre 1975. (Collection Henri Tranquille).

de ses études, en 1937, il se retrouva avec un stock de 1 500 volumes et 1 000 revues. Quoi de plus naturel alors que de se transformer en libraire.

Tourné vers l'Europe

Tranquille rejette le nationalisme littéraire. Aucun écrivain québécois n'a eu sur lui l'influence d'un Rabelais ou d'un Paul Léautaud, dont il a lu toute l'oeuvre et une bonne partie des commentaires critiques. Un total bien compté de 13 000 pages, lance-t-il avec un sourire en coin, observant malicieusement la réaction de son public. Il reconnaît toutefois des grandes oeuvres, chez nous, des livres qui ont marqué le Québec. Il cite notamment *Les Insolences du Frère Untel*, au début des années 60, qui ont sonné un certain réveil culturel.

Il a aussi adoré *Les Plouffe* de Roger Lemelin. *«J'ai beaucoup aimé ce roman. Chaque chapitre se tient. C'est un gros roman, mais en même temps concis. Les gens ne veulent pas que Lemelin ait du talent. Or, il en a»*. Il est vrai que tous deux partagent une passion: les échecs. Au cours de la décennie 40, Roger Lemelin participait à des tournois dans le commerce de son ami Henri Tranquille.

Le libraire ne cache pas son dédain du «joual». Ce langage vulgaire n'a pas été inventé par Michel

Tremblay, mais plutôt par Claude Jasmin, dans *Pleure pas, Germaine*. André Major et Jacques Renaud furent aussi des pionniers de ce malheur. Michel Tremblay, lui, *«a perpétué le mal, il a perverti la langue. Je le lui reproche encore, même si c'est un ami personnel»*.

Si Henri Tranquille a un «chouchou» littéraire, en ce moment, il semble bien que ce soit Yves Beauchemin. Ils correspondent depuis longtemps (près de 400 lettres dans les deux directions). Beauchemin lui a même dédié son roman *L'Enfirouapé*, en 1974, et Tranquille en est toujours très fier. Il a cru se retrouver dans *Le Matou*, sous les traits du cuisinier Picquot. Retraité, il écrit une page par jour, au fil de sa plume. Il s'amuse à recopier ce qu'il appelle des «pépites» d'auteurs, des passages qu'il veut conserver dans son bureau une fois le livre remis à la bibliothèque municipale. Au moment de l'entrevue, il lisait *Échine* de Philippe Djian, aussi auteur de *37,2° le Matin*. S'il lit beaucoup, il ne va plus au théâtre. *«Terriblement cher»*, dit-il. ♦

L'entrevue avec Henri Tranquille a été réalisée à son domicile le 5 novembre 1988.

*Journaliste
**Historienne